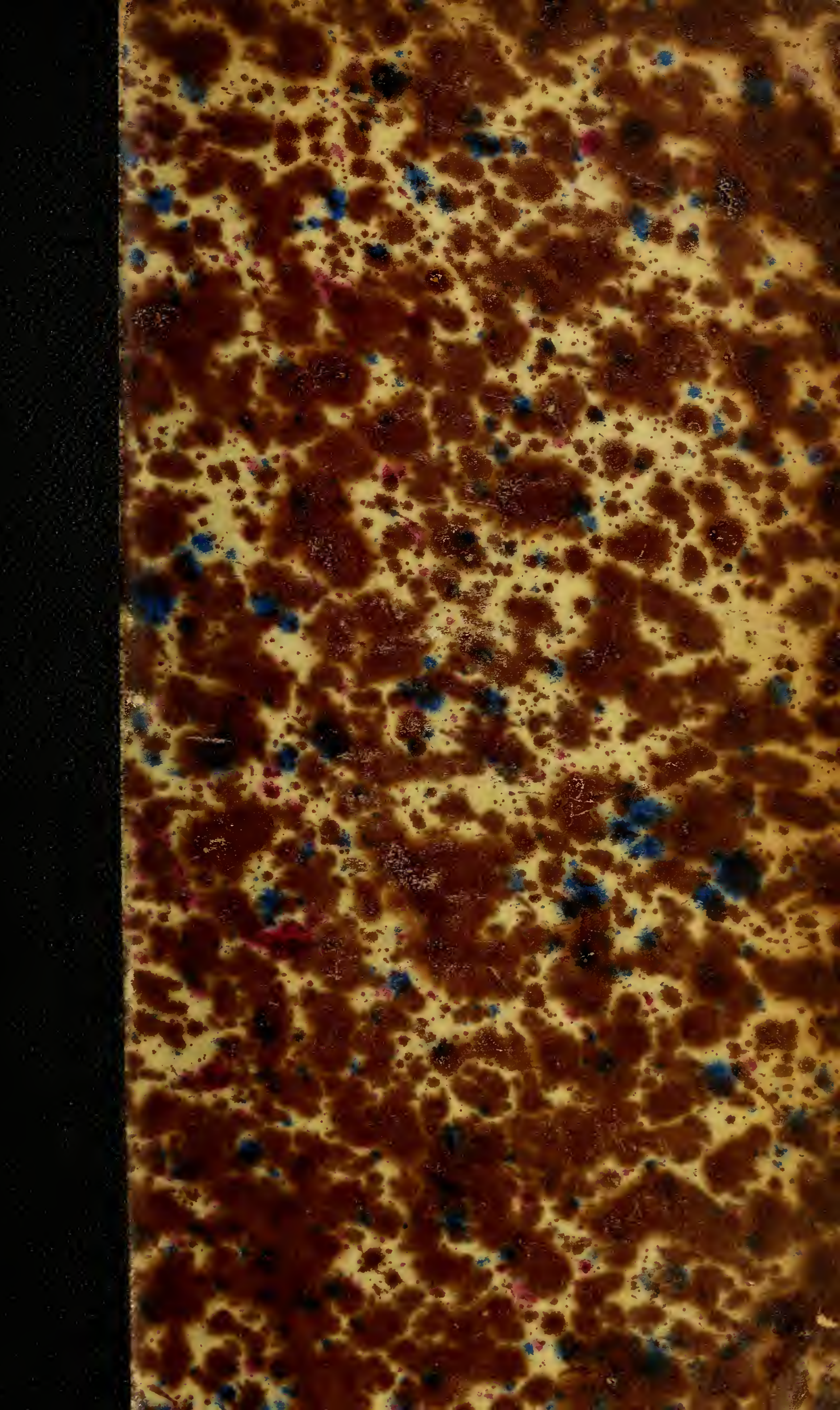
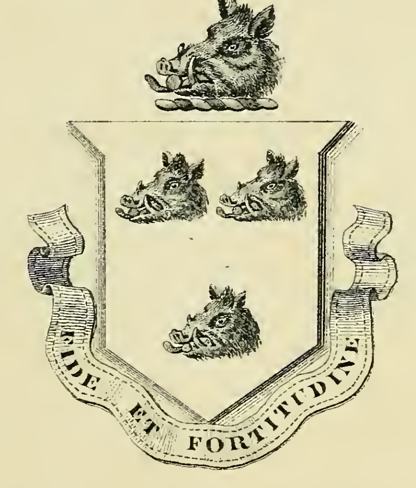



FIDE ET FORTITUDINE

Arrivée le 19 7bre 1792

11l. 7/10

ADRESSE

D'UNE SOCIÉTÉ ANGLAISE

A LA CONVENTION NATIONALE,

SUIVIE

DE LA RÉPONSE DU PRÉSIDENT,

Lue à la séance du 22 novembre 1792, l'an premier de la République ;

Imprimée et envoyée aux quatre-vingt-quatre Départemens, par ordre de la Convention Nationale.

CITOYENS ET FRÈRES,

Nous nous empressons de vous saluer de cet honnête, honorable et doux nom, quoique nous soyons individuellement inconnus les uns aux autres, et de vous prier de recevoir nos très-sincères félicitations sur le brillant aspect des affaires de France dans ce moment. Trop long-temps on a fait croire aux Anglais que la Nation française étoit leur ennemie naturelle. Le temps est venu, où leurs

yeux sont enfin débarrassés du bandeau politique qui les a couverts jusqu'ici, et ils voient clairement que cette doctrine n'étoit fondée que sur la fausseté et la tromperie ; que c'est une calomnie atroce contre la nature, un blasphême contre le Créateur de l'Univers, le Dieu de la paix et de la concorde, de supposer qu'il auroit créé deux grandes Nations et les auroit placées l'une près de l'autre sur ce globe, dans la seule vue cruelle qu'elles vivroient dans ne perpétuelle inimitié.

C'est avec la plus vive satisfaction que nous vous déclarons que nous avons suivi. et avec inquiétude, les progrès de votre glorieuse révolution depuis la première assemblée des notables jusqu'à-présent; que nous avons été constamment et tour-à-tour agités par la crainte et l'espérance, à mesure que nous voyions l'approche de chaque grand événement, qui devoit immanquablement affecter vos intérêts les plus essentiels; et si notre pouvoir eût égalé notre bonne volonté et nos inclinations, avec quel empressement nous aurions volé à votre secours pour seconder vos nobles efforts dans la conquête de la liberté, dont l'amour enflamme nos cœurs dans ce moment !

Au milieu de toutes les vicissitudes de la fortune auxquelles cette grande et unique révolution devoit naturellement être exposée, l'espérance ne nous a jamais abandonnés. Nous croyions voir, dans chaque grand événement, le doigt de la Providence en tracer le vaste plan, et son bras tout-puissant étendu pour vous garantir des coups qu'on ne cessoit de porter à vos vertueux et patriotiques efforts. Menacés par une armée redoutable d'ennemis au-dehors; travaillés, agités par une foule d'ennemis encore plus redoutables, encore plus des-

tructeurs, les traîtres intérieurs et les *prétendus amis*, au-dedans, nous avons considéré votre situation avec la plus vive, la plus compatissante sensibilité; et après avoir suivi d'un œil inquiet le vaisseau de l'État dans sa course dangereuse, craignant sans cesse qu'en évitant le gouffre de Scylla, il ne vînt se briser sur les rochers de Carybde, nous l'avons vu, avec une joie indicible, échapper à l'un et à l'autre; et nous bénissons l'heureux moment qui nous a délivrés de nos craintes à votre égard.

Pendant tout le temps si intéressant, dans lequel il s'agissoit du sort, des droits de tant de millions d'hommes (car nous regardons la cause des Français comme celle de l'humanité entière) nous avons rougi en pensant qu'il a pu se trouver des Anglais assez dégénérés des principes de leurs ancêtres, pour oser défendre publiquement l'injuste invasion de votre pays par le matamore Brunswick et les autres satellites du despotisme, et sur-tout pour calomnier et chercher à avilir une grande Nation offensée et vertueuse, parce qu'elle défend ses droits, parce qu'elle fait tous ses efforts pour défendre la plus glorieuse cause dont les hommes ayent jamais entrepris la défense, et pour repousser l'attaque la plus révoltante, la plus injuste et la plus infâme qui ait jamais déshonoré les annales de l'histoire et de la justice; attaque dans laquelle les aggresseurs n'avoient pas plus de droit de leur côté que n'en a le voleur de grand-chemin, quand il présente son pistolet au voyageur surpris, tremblant et fatigué. — Leur seul droit est la force.

Mais, Citoyens et Frères, ce ne sont pas là les sentimens du Peuple anglais: nous vous prions de le croire. Cette opinion impie est l'ouvrage de ces

malheureux libellistes qui vendroient leur liberté et celle de tous les hommes à toute Puissance qui paieroit le mieux. . . . leur voix. Chaque jour, à chaque instant, ils répandent les mêmes poisons sur ceux de leurs compatriotes qui ont le courage de parler ou d'écrire en faveur de la liberté et contre les procédés infâmes des cours. Nous les connoissons et nous les méprisons. Nous vous prions d'en faire autant. Ce sont les plus viles reptiles. Leur courage sont des outrages, et leurs calomnies des éloges ; enfin, ce sont les prôneurs de Burke.

Pour éviter le risque d'être enveloppés dans le reproche que des procédés aussi lâches et aussi malveillans ne peuvent manquer d'élever dans l'esprit d'une grande et généreuse Nation, nous venons nous disculper, et vous assurer, généreuse Assemblée de patriotes, que nous ressentons la joie la plus vive toutes les fois que nous recevons la nouvelle d'un événement, quel qu'il soit, qui peut tendre à votre avantage ou au succès de vos mesures; et que si nous étions *actuellement* engagés dans la même cause, au lieu de l'être *éventuellement*, nous ne pourrions être plus ardens ni plus sincères dans nos souhaits pour votre bonheur.

Vous avez déja la promesse de notre cœur qu'elle gardera la plus exacte neutralité tant que durera la guerre à laquelle vous avez été si injustement forcés. Nous nous flattons que vous pouvez entièrement compter sur ces assurances, parce que nous ne voyons pas sous quel prétexte, par quelle raison, elle peut ou pourroit entrer dans une ligue aussi détestable, et se mêler du gouvernement intérieur d'une grande Nation indépendante. Vous

avez eu cependant, et tout récemment, des preuves trop réitérées et trop positives du parjure des rois, de la duplicité et de l'intrigue des favoris qui les environnent, pour mettre trop de confiance dans leurs promesses, ou pour être surpris quand ils y manquent. L'histoire prouve que les rois et leurs ministres ne gardent la foi qu'ils ont solemnellement donnée, qu'autant que cela convient à leurs intérêts, ou bien que cela plaît à un parasite favori ou à une concubine.

Nos *directeurs* ont eu la folie de nous montrer les dents, quoiqu'ils n'osent pas mordre ; mais ce n'étoit probablement que pour contrarier et pour inquiéter les amans et les fils de la Liberté chez nous. — Les hommes par lesquels nous apprenons chaque jour des nouvelles, évidemment à leurs gages, sont les seuls qui ont noirci votre Nation d'une manière aussi infâme que peu méritée. La calomnie, la méchanceté sont devenues d'autant plus atroces dans leurs bouches, qu'ils avoient besoin de se débarrasser d'un venin qui les auroit tués, s'ils n'avoient trouvé moyen de l'évacuer. Malheureusement pour eux, ils ont entouré, ils ont pris vos armées victorieuses au moment où les braves, les généreux guerriers qui les composent, chassoient leurs téméraires assaillans comme des moutons devant eux ; et ils ont noirçi du nom de séditieux tous les Anglais qui n'ont pas mis une confiance implicite dans leur fausseté, parce qu'elle leur venoit de la part d'un ambassadeur qui semble avoir été aussi dupe qu'eux. — Mais ces actes sont ceux d'une faction sans principes, et non ceux du Peuple anglais. Citoyens et frères, regardez-les avec le mépris qu'ils méritent.

La foi qu'ils ont engagée est celle de la Nation ;

et nous espérons, nous sommes bien persuadés, qu'ils n'oseront pas badiner avec elle. Cependant, comme nous ne pouvons répondre des événemens qui ne dépendent pas de nous, cette société composée de plusieurs milliers de négocians, d'artisans, de manufacturiers, et d'ouvriers de toute espèce, qui savent qu'ils composent le corps le plus utile et le plus nombreux, et forment avec ceux de la même classe la force et la puissance d'un État, vous prient d'être assurés que, si cette foi ainsi solemnellément engagée venoit à être rompue par perfidie, nous regarderions cet acte comme une déclaration de guerre contre nos propres libertés, et nous emploierions toute l'influence que nous avons et tous les moyens légaux qui sont en notre pouvoir, pour arrêter le bras qui seroit levé contre vous, et pour détourner le mal auquel on auroit visé, avec le même zèle et la même ardeur que s'il nous eût été adressé à nous-mêmes.

Ces sentimens étant la suite de la plus vive sensibilité et du patriotisme le plus ardent, seront reçus de votre part, nous l'espérons, avec le plaisir que nous vous les offrons, et que chacune des deux Nations ne visera qu'à une union d'intérêt qui doit être un jour avantageuse à l'une et à l'autre. Le voile de l'erreur une fois déchiré, nous ne pouvons rester plus long-temps aveugles sur nos vrais intérêts. Nous avons trop long-temps souffert tous les deux des animosités excitées par sa perfidie, et entretenues par la fraude. — Eloignons de nous d'aussi vils instrumens d'inimitié et de malheurs pour l'humanité, et soyons dorénavant les fils unis de la liberté et de la candeur, et les fermes et déterminés défenseurs des droits de l'homme.

En attendant, nous vous saluons et vous disons adieu. Puisse le Dieu des batailles guider et protéger vos armées, et les faire triompher de tous vos ennemis ! Puisse le Dieu de la sagesse, de la raison, de la vérité et de la justice, éclairer vos esprits, ô Sénateurs ! et donner à vos cœurs le vrai sentiment de vos devoirs envers vous, envers votre pays, envers la postérité ; et puissent vos noms devenir immortels, en formant une Constitution qui doit être éternellement l'admiration et l'envie de toutes les Nations !

Signé, par ordre de la Société,

DAVID MARTIN, *Président;*
JAMES HORSFIELD, *Secrétaire;*
JOHN ALCOCH, *Trésorier.*

Suivent une infinité d'autres signatures.

Réponse du Président.

CONCITOYENS DU MONDE,

Vos adresses aux Représentans de la Nation française, les ont pénétrés d'une douce émotion. En m'imposant l'honorable devoir de vous le dire, ils me laissent le regret de n'exprimer qu'imparfait

ment ce que tous sentent avec énergie : et certes, quand on a l'honneur d'être Anglais ou Français, c'est un titre de plus à l'affection mutuelle qui doit régner entre les hommes.

Les savans de votre contrée se plaisent à parcourir le globe pour épier la nature : désormais, ils pourront visiter le Mont-Blanc, sans quitter leurs amis. Le jour où la Savoie libre s'est unie à nous, et le jour où les enfans de la fière Angleterre ont paru au milieu de nous, ont été pour la raison des jours de triomphe. Il ne manquoit à ces scènes attendrissantes, que d'avoir toute la Grande-Bretagne pour témoin de l'enthousiasme que nous inspirent le nom de la Liberté et celui d'un Peuple avec lequel nous allons cimenter une éternelle alliance.

La Convention nationale a cru témoigner sa satisfaction à des Anglais, en décrétant qu'on discuteroit en leur présence le procès du dernier de nos tyrans. Il y a soixante siècles que les rois font la guerre à la liberté : les prétextes les plus misérables leur ont servi pour troubler la terre. Rappelons-nous avec horreur que, sous la reine Anne, une paire de gants tombés produisit d'étranges événemens ; que, sous Louis XIV, une fenêtre de travers suffit pour faire ensanglanter l'Europe. Hélas ! elle est si courte, la durée dans laquelle l'Éternel a circonscrit notre fragile existence! Faut-il donc que l'ambition féroce de quelques individus puisse impunément empoisonner ou abréger nos jours ? Mais, encore quelques momens, et les despotes et leurs canons seront muets : la Philosophie les dénonce à l'Univers; et l'Histoire, souillée de leurs crimes, a donné leur signalement. Bientôt on écrira les annales des Peuples : elles seront celles de la vertu ; et, dans les fastes de la France,

une place est réservée aux témoignages de fraternité que nous donnent des Sociétés anglaises et irlandaises, et spécialement la Société constitutionnelle de Londres.

Estimables Républicains, les nouvelles publiques vous avoient raconté comment des fournisseurs infidèles avoient trompé notre loyauté, et réduit nos braves guerriers à un état déplorable. Les six mille paires de souliers que vous envoyez pour nos armées, sont un don patriotique qui n'avoit pas de modèle ; il ne pouvoit avoir pour auteurs que des hommes vertueux et libres : il vous assure des droits à notre gratitude. Ah ! si jamais on attente à votre liberté, parlez ; et nos phalanges victorieuses sur les rives du Rhin, de l'Escaut, du Var et de l'Isère, franchiront le Pas-de-Calais pour voler à votre défense.

Sans doute l'année nouvelle qui s'approche verra renaître tous vos droits. La rentrée de votre parlement fixe nos regards. Nous espérons qu'alors la Philosophie tonnera par la bouche de l'Éloquence, et que les Anglais remplaceront la grande chartre du roi Jean, par la grande chartre de la nature.

Les principes sur lesquels se fonde notre République, ont été développés par des écrivains célèbres de votre nation. Nous nous sommes emparés de leurs découvertes dans l'art social, parce que les vérités révélées au Monde, sont la propriété du genre humain. Un peuple qui a mûri la raison, ne voudra pas une demi-liberté ; il refusera, sans doute, de capituler avec le despotisme.

Généreux Bretons, confédérons-nous pour le bonheur de l'humanité; poursuivons tous les préjugés ; faisons filtrer les connoissances utiles dans toutes les branches de l'arbre social ; inspirons à

nos semblables le sentiment de leur dignité ; apprenons-leur sur-tout que les vices sont les compagnons inséparables de l'esclavage ; et comptons qu'il secondera nos efforts, le Dieu de la Liberté qui balance les destins des Empires, et tient en main le sort des Nations.

Le président de la Convention nationale de France,

GRÉGOIRE.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

